

La Forêt de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

CHAPITRE XXXIII

Le récit de Marie-Jeanne.

Elle était en effet bien changée, Marie-Jeanne.

L'horrible épreuve à laquelle elle avait été soumise, l'affreuse alternative où elle s'était trouvée de livrer son mari ou de laisser égorger son enfant lui avait donné une de ces secousses terribles qui vous remuent et altèrent jusqu'aux dernières fibres de l'être. Tout son sang s'était glacé; en quelques heures ses cheveux avaient blanchi, elle était devenue méconnaissable.

Muet de stupeur et d'effroi, puis fou de douleur, Du Cantel, à la vue des ravages que le malheur avait faits sur sa chère Marie-Jeanne, à l'annonce du dernier coup qui le frappait par la disparition de sa Jeannette adorée, sentit un moment son courage sombrer dans cet abîme d'infortunes.

Il ferma les yeux et plia en quelque sorte sous la fatalité inexorable qui l'écrasait.

Mais l'indomptable énergie de ce tempérament de fer devait vite réagir contre les coups du sort, si multipliés et si effroyables qu'ils pussent se montrer.

Le sang qui s'était comme retiré de ses veines, lui afflua bientôt au cœur et au cerveau, et d'un élan subit il se jeta dans les bras de Marie-Jeanne qu'il étreignit sur sa puissante poitrine.

— Marie ! chère Marie ! fit-il d'une voix brisée d'émotion. Dans quel état je te trouve ! et dans quelle affreuse circonstance !

A ce contact, la jeune femme éprouva le choc d'une émotion profonde.

Elle tressaillit violemment ; son cœur reconnut la voix chérit qui frappait ses oreilles ; sa raison parut remonter du gouffre où elle s'était en quelque sorte perdue ; de ses yeux disparut l'expression d'égarement qui avait épouvanté Du Cantel ; un sanglot tordit sa gorge ; un flot de larmes jaillit de ses paupières ; son visage se pencha sur la poitrine de Noël, et l'immense douleur de ces deux êtres aimants se confondit dans un embrassement convulsif.

Cette muette étreinte, durant laquelle on n'entendait que les gémissements de Marie-Jeanne, pénétrait d'émotion tous les assistants et faisait couler de tous les yeux des larmes silencieuses.

Enfin Du Cantel s'arrachant des bras de la jeune femme :

— Viens ! viens ! dit-il, en l'entraînant hors de son affreux cachot, tu me raconteras toutes tes souffrances, tous nos malheurs. Tu me diras comment on t'a arraché notre pauvre Jeannette ; il faut retrouver notre enfant ; il faut punir les ravisseurs, il faut venger tant d'infortunes !

Du Cantel, soutenant sa malheureuse femme dont un de ses bras entourait la taille, reprit le long et ténébreux chemin qu'il avait parcouru.

Il fit ouvrir sur son passage tous les cachots. Ils regorgeaient de prisonniers. Dans ces longs couloirs souterrains on n'entendait à droite et à gauche que lamentations, plaintes amères, bruits de chaînes, râles de mourants.

Les victimes du fisc pourrissaient littéralement dans la boue, privées d'air et de nourriture, au milieu de choses immondes, qui exhalaient une puanteur abominable.

Beaucoup d'entre ces malheureux n'eurent pas la force de se lever pour marcher vers la liberté.

D'autres étaient comme hébétés, regardant avec effarement leurs libérateurs.

Du Cantel pénétra dans un vaste cachot qui renfermait plusieurs prisonniers.

C'était là qu'on enfermait les récalcitrants, ceux qui osaient protester contre les affreux traitements dont ils étaient l'objet.

Une série de gros pitons étaient scellés à la voûte de cette salle ; à chaque piton pendait une courte chaîne terminée par un collier de fer.

Le prisonnier qui avait encouru les sévérités du geôlier était amené là, dans une véritable salle de supplice.

On lui passait le collier au cou, et on le laissait là plusieurs jours, souvent même on l'y oubliait.

Le patient ne pouvait ni se coucher, ni même s'asseoir.

Tout au plus pouvait-il atteindre de la main l'épouvantable nourriture qui formait alors l'ordinaire des détenus.

C'est dans cette position horrible qu'il devait vaquer aux besoins même les plus secrets de la vie.

Mais ce qu'il y avait de plus atroce, c'est que les colliers étant tous placés à la même hauteur, certains prisonniers de petite taille étaient obligés de se tenir péniblement sur la pointe des pieds ; quelques-uns étaient littéralement pendus.

Il y avait dix condamnés dans cet enfer, lorsque Du Cantel y pénétra, et parmi eux trois cadavres.

A la vue de tant d'horreurs, Du Cantel et ses hommes sentaient leur cœur se soulever. Leur indignation était immense et dans leur âme s'amassaient de sinistres fureurs, qui devaient éclater en terribles répressailles.

Le héros de Malaunay confia à sa troupe le soin de prodiguer des secours à tous ces infortunés.

On donna des armes et l'on enrôla dans l'armée de souffrance les plus valides et ceux qui avaient au cœur l'indomptable désir des revendications.

Ce devoir accompli, Du Cantel se rendit dans l'appartement du gouverneur de la prison où Marie-Jeanne avait été conduite.

La douleur de la jeune femme se manifestait encore, vive et profonde, par la pâleur et l'abattement de ses traits, par sa morne attitude, le sombre désespoir qui se lisait dans toute sa personne.

Sa Jeannette était perdue !

Petit-Pierre aussi avait été enlevé.

Ah ! les misérables qui avaient accompli ce forfait avaient bien qu'ils frappaient au cœur leur ennemi !